

guère à l'entraînante ironie d'un dramaturge, qui sait faire marcher de pair l'acteur tragique et le comique, l'amant criminel, le matamore et le bouffon.

Infiniment variés sont les jeux de la violence et de la déloyauté, de l'avidité, de tous les appétits déchainés et de la peur, de la faiblesse et de la lâcheté : certains lecteurs superficiels n'ont voulu voir dans ces romans que la reconstitution d'un décor ; c'est faire injure à l'auteur le plus épris de la vie, que de ne point découvrir sous ces harnois et ces ajustements abondamment dénombrés des âmes passionnées, des caractères : un François de Bernage, un Morguen, un Clérambon, sont inoubliables... Que l'on célèbre après cela les vertus d'une langue pittoresque, truculente : ici toutefois n'allons point confondre ce qu'il importe de distinguer : la truculence dont se vantent de méchants écrivains ne se reconnaît souvent qu'à l'enflure et à l'impropriété du style : proclamez au contraire qu'elle jaillit de l'âme même de Maurice Maindron, telle une source, au savoureux arôme, de lyrisme narquois et d'humour qui se surveille. La langue de Maurice Maindron est vigoureuse ; je n'en sais pas de plus simple, car les termes savants dont elle se hérisse — rappelez-vous les conseils de Diderot — ne servent jamais à un vain étalage ; ils sont à leur place ; ils n'étonnent ni ne déroutent ; ils sont indispensables ; nous ne songeons à incriminer que notre ignorance, et non point le goût franc et sobre de celui de nos contemporains qui remet le plus splendidement en honneur les prodigieuses ressources du français.

*
*
*

Rappellerai-je que l'on doit à Maurice Maindron un « roman moderne », l'*Arbre de science* : en aucun peut-être de ses romans il n'a davantage livré de lui-même ; et c'est pourquoi sans doute y apparaissent quelques-unes de ces contradictions qui constituent le fond même de notre nature... Maurice Maindron s'y révèle satirique : on ne lit pas sans joie une aussi vive et piquante peinture de certains usages universitaires... que toute l'Université condamnera.

Maurice Maindron est l'auteur de l'une des œuvres les plus originales et les plus incontestablement dominantes de ce temps.

Il n'est point de l'Académie.

Je l'estime, quant à moi, tout à fait digne de l'honneur suprême du quarante et unième fauteuil... mais s'il était élu, il est de taille à supporter gaillardement une épreuve funeste à certains. Alors... Par la Saintsambregoy, cela le regarde !

LUCIEN MAURY.

THÉÂTRES

Odéon : *Mademoiselle Molière*, pièce en quatre actes, en vers, de LOUIS LELOIR et de M. GABRIEL NIGOND.

Opéra-Comique : *Le Mariage de Télémaque*, comédie lyrique en cinq actes et six tableaux, de MM. JULES LEMAITRE et MAURICE DONNAY. Musique de M. CLAUDE-TERRASSE.

Erreur n'est pas compte. Si Louis Leloir et M. Gabriel Nigond ont voulu faire une pièce sur *Mademoiselle Molière* et surtout s'ils ont cru l'avoir faite, ils se sont étrangement abusés. Et leur titre n'est bon qu'à nous abuser à notre tour. Les quatre actes, agréables d'ailleurs, très honorables et pleins d'un joli talent, que l'Odéon vient de nous donner, sont des « moments » découpés dans la vie de Molière, de manière à faire passer devant nos yeux en même temps que devant notre esprit les principales scènes propres à l'illustrer. Ils appartiennent à des époques fort distantes et embrassent une vingtaine d'années. Le premier acte nous montre la troupe sur la route d'Avignon, vers 1653, j'imagine, au temps des premières pièces, *L'Etourdi* et *Le Dépit amoureux*. C'est le Roman comique en action. Les affaires vont mal, la caisse est vide ; on loge à l'auberge de la belle étoile, qui fait toujours crédit, mais ne donne point à souper. Quelques camarades, las et découragés, parlent d'abandonner leur chef ; les mauvais conseils de la faim, *malesuada fames*, soufflent la rébellion et l'ingratitude ; et tout cela sans doute finirait mal sans la générosité persuasive de la bonne camarade Catherine de Brie, sans le zèle réchauffant surtout, l'ardeur communicative de celui qui porte allègrement tout le poids de l'entreprise, ranime les courages et fait lever sur les déboires présents le rêve des jours meilleurs, l'espoir de la fortune et de la gloire à Paris.

Nous y voici, en 1659. Molière joue aujourd'hui même *Les Précieuses Ridicules* au Louvre, devant le jeune Roi. Il est desservi auprès de M. le Cardinal, mais il a fait rire Louis dont la protection sera sa force. Malheureusement il est épris de la petite Armande Béjart et celle-ci, séduite par la renommée et la faveur qui entourent aux premiers jours du triomphe le comédien-acteur, vient au-devant de cet amour et offre sa main. MM. Leloir et Nigond, pour les besoins de leur agencement dramatique, modifient assez sensiblement ici la chronologie. En 1659, Armande n'avait que quatorze ans. Molière l'épousa en 1662. Mais passons.

Le troisième acte se place en 1667, pendant la campagne de Flandre et les négociations relatives au *Tartuffe*. Molière est malheureusement séparé de sa femme, qui le trompe, et préoccupé de sa comédie, qu'il ne peut représenter. Nous sommes

au jour de sa fête ; Lulli a amené des violons qui lui donnent le divertissement d'un air nouveau, et ses amis, Chapelle, La Fontaine, Catherine, sont venus dîner avec lui dans sa maison d'Auteuil. Armande paraît, toute gracieuse, affectueuse même, et la réconciliation va rendre au pauvre grand homme un peu de bonheur, quand, à un détail lui révélant qu'Armande est venue seulement chercher un rôle, succède un incident qui lui apprend les trahisons de l'épouse.

Nous parvenons enfin à la dernière étape de la vie douloureuse : la soirée du 17 février 1673. Dans le logis de la rue de Richelieu, par un temps de neige, la fidèle La Forêt entretient le feu et attend son maître. Malade, il a voulu sortir et jouer comme à l'ordinaire. Fatale imprudence en effet. Des camarades le ramènent bientôt agonisant. Armande, qui loge au-dessus de lui, ne se hâte pas de revenir du théâtre où sans doute elle n'a point songé à abrégier d'une minute le temps de ses ajustements. Et cependant Molière se meurt et il la réclame en vain. Le délire commence : il croit la voir ; il caresse de ses mains fébriles la fidèle amie Catherine agenouillée près de lui, la tête cachée dans ses genoux, et quand Armande arrive, trop tard, il ne la reconnaît plus et expire dans d'autres bras.

Au cours de ces quatre actes il n'y a point d'action, et il ne pouvait suffire pour les relier entre eux d'introduire un certain Roquette, homme à tout faire du Cardinal, qui au premier acte se querelle avec Molière, au deuxième complète sa ruine dans le cabinet de Mazarin, et au troisième se fait tuer dans la coulisse sans que nous sachions pourquoi, à seule fin sans doute de révéler à Molière, par le billet trouvé sur lui, l'infidélité d'Armande. En vérité, c'est insuffisant.

Et l'insuffisance se retrouve dans le dessin des caractères. Aucun trait précis, expressif et fort ne marque la physionomie de Molière ou celle d'Armande Béjart. Il n'y a rien, dans ces deux figures, qui nous donne l'impression d'une psychologie vigoureuse ni d'une profonde humanité. Cette médiocrité nous gêne moins chez les personnages secondaires, l'excellente de Brie, la servante La Forêt, La Thorillière, auxquels il ne faut que la vérité conventionnelle et l'exactitude de surface des tableaux de genre. Une fois seulement les auteurs en ont pris trop à leur aise, quand ils font apparaître, au début du deuxième acte, un Mazarin bouffon, qui, authentique ou non, ne donne plus aucune impression de vérité et n'a même pas l'avantage d'être drôle.

Tout l'agrément de la pièce lui vient de ses hors-d'œuvre et morceaux à effet. Le procédé s'accorde au mieux avec le talent de M. Gabriel Nigond et M. Gabriel Nigond en abuse. Nous l'avons remar-

qué récemment à propos de 1812. Nous sommes obligés de le redire ici, où le défaut est plus sensible, soit que le sujet y prêtât davantage, soit que la pièce ait été, comme je n'en serais point surpris, écrite plus tôt et par conséquent avec moins de maturité et d'expérience. En eux-mêmes, — et nous avons grand plaisir à le constater, — ces hors-d'œuvre sont charmants. C'est d'abord, au premier acte, l'épisode du garçon pâtissier Pampelonne. Les comédiens nomades n'ont pas diné. Pampelonne passe, sa corbeille sur la tête, en route pour un château du voisinage où il porte un fin souper. Il faut de toute nécessité que ce souper n'aille pas plus loin. L'ahurissement du jeune garçon tombé au milieu de cette bande, la comédie qu'on lui joue et l'escamotage qui la termine font une très jolie scène, pétillante de verve et de fantaisie. C'est ensuite, au second acte, Molière, derrière un paravent, s'amusant, tandis qu'il s'habille, à imiter le Cardinal et donnant, sans le savoir, la comédie au roi qui vient d'entrer. — Au 3^e acte, dans la maison d'Auteuil, l'arrivée des amis et le joli récit de La Fontaine qui s'est attardé pour sauver un chien ; puis la belle tirade empanachée de La Thorillière racontant comment, dans les tranchées de Lille, sous le feu de l'ennemi, il a remis au roi le placet pour *Le Tartuffe*. J'en passe... La pièce entière y passerait.

Si, malgré qu'elle soit toute remplie de scènes, faites à souhait pour le théâtre, d'épisodes charmants et de morceaux de bravoure, elle ne fournit pas, comme je le crains, une brillante carrière, il faudrait que son insuccès persuadât M. Gabriel Nigond. Le jour où ce virtuose doué de qualités dramatiques si évidentes voudra bien, soit seul, soit en collaboration, écrire une pièce, une vraie pièce, y subordonner le détail à l'ensemble, en ordonner fortement les beautés, il méritera et atteindra le grand succès.

La pièce est aussi bien jouée qu'elle peut l'être, et j'entends par là qu'on retrouve dans l'interprétation les défauts de l'exécution. Les caractères ont peu de relief, peu de vie ; ils ne gravitent point dans l'unité d'une forte action ; toutes les figures nous paraissent épisodiques, comme les scènes où elles sont mêlées.

M. Stephen a été jeune et très amusant dans le personnage du petit pâtissier Pampelonne ; M. Desfontaines très drôle — et beaucoup trop à mon goût — en Mazarin. M. Bernard nous a montré une pittoresque silhouette du bon La Fontaine et a bien joliment dit son joli conte. La Thorillière ne pouvait avoir l'air plus cavalier que M. Grétilat. M^{me} Kerwich, en La Forêt, contribue plus que tout le reste à nous donner l'illusion que nous sommes vraiment chez Molière. Enfin, pour en venir aux trois rôles princi-

paux, Molière lui-même est représenté avec une savante sobriété par M. Desjardins; M^{lle} Ventura prête très adroitement et très justement, à la coquette et cruelle Armande, une grâce sans tendresse; la bonne Catherine de Brie, tendre, au contraire, amicale et fidèle, se retrouve telle quelle en M^{lle} Barjac, qui tient ce joli rôle avec beaucoup d'autorité.

*
**

Pourquoi ne parlerions-nous pas du *Mariage de Télémaque*, puisque la fine et spirituelle musique de M. Claude Terrasse n'empêche pas MM. Jules Lemaitre et Maurice Donnay d'appeler cette pièce une « comédie »? Et c'est bien ainsi qu'il la faut prendre, si on veut la juger sainement. Elle n'offre pas l'irrésistible drôlerie, la bouffonnerie énorme de *La Belle Hélène* ou d'*Orphée aux Enfers*. Et M. Claude Terrasse n'a point cherché à rivaliser avec Offenbach, de folle mémoire. Non. Mais n'est-ce pas un plaisir de retrouver à peine chargées, travesties à peine, modernisées seulement et mises de plain-pied avec nous, ces figures classiques et familières : Ulysse, Pénélope, le jeune Télémaque, Ménélas, Hélène, l'exquise Nausicaa? Certes, il y a inévitablement bien des plaisanteries faciles dans cette parodie et le messenger Podasochus me rappelle nos inventions du collège. Vous pouvez croire que MM. Jules Lemaitre et Maurice Donnay ne s'en sont pas tenus là. De quels jolis détails ils ont brodé, après l'avoir imaginée, l'aventure de Télémaque, venu à Sparte pour y rencontrer Nausicaa et tombant amoureux d'Hélène qui, devenue vertueuse, éconduit gentiment cet amoureux et le rend ou plutôt le donne à la jeune fille! Elle est charmante, cette Hélène moqueuse et sage, dont la sagesse fléchirait peut-être un instant, si elle n'avait pour se défendre de la tentation le voile brodé par l'irréprochable Pénélope, un talisman de vertu.

Hélas! Le méchant garçon
Chante fort bien sa chanson,
Il est ardent et sincère...
Mais là, vraiment, je ne puis
Compatir à ses ennuis
Sous le voile de sa mère!

Tout ce troisième acte est incomparable de grâce légère et de fantaisie malicieuse. Il se passe dans les jardins du roi Ménélas. Nausicaa est fort triste, car elle voit bien que Télémaque ne l'aime pas. Les parents sont furieux de l'humiliation infligée à leur fille et le roi des Phéaciens ne parle de rien moins que de déclarer la guerre. L'heure est grave. Ulysse se poste avec Ménélas en observation derrière un massif de lauriers-roses pour entendre, sans être vu, Télémaque et Nausicaa, puis, après cette entrevue glaciale, il éloigne le mari d'Hélène, en prévision d'une

autre entrevue qui pourrait être plus tendre. Voici en effet la belle reine de Sparte et le jeune prince d'Ithaque. Déclaration. Paroles très sensées d'Hélène, la grande amoureuse revenue de bien des amours. « Ah! non pauvre ami... pour toi comme pour la plupart des jeunes hommes, mon nom est synonyme de volupté, mais... si je devenais ta maîtresse, tu serais déçu comme les autres... Tous croyaient m'aimer, alors qu'ils aimaient seulement le rêve que je leur suggérais et que je ne pouvais assouvir. Et tous ceux qui m'ont possédée ont été déçus, tous, excepté mon Ménélas, parce que Ménélas n'a pas d'imagination... » Télémaque ne saurait comprendre ces choses. Aussi Hélène renonce à le raisonner. Elle feint d'entrer dans ses vues et de se prêter à l'enlèvement. Mais elle y met des conditions qui lui permettront de faire partir, en son lieu et place, Nausicaa et sa nourrice. Ulysse, qui l'entend, est dupe aussi du stratagème et quand il éclate, elle s'amuse un instant de cette colère à laquelle elle ne répond d'abord que par l'ironique refrain : « Victime d'Aphrodite! » Mais elle donne bientôt des explications au « subtil Ulysse », un peu honteux d'en avoir eu besoin. Il y a là un acte entier de très joli persiflage et de fine comédie lyrique.

Le suivant est un acte d'opéra. Une petite plage au fond du golfe Messénique. Tempête dans le crépuscule. Télémaque a dû chercher derrière des rochers, avec les deux femmes voilées qu'il emmène, un abri contre l'orage. C'est là qu'il découvre la supercherie. Devant ses fureurs, ses menaces et ses mépris, Nausicaa s'évanouit. Mais Minerve apparaît entre deux éclairs et la protège de son égide. Télémaque revient à des sentiments plus doux; il daigne enfin regarder la jeune princesse, s'aperçoit qu'elle est belle, et lui offre son amour. Il ne reste plus qu'à célébrer le mariage à Ithaque. Nous y retrouvons, au dernier acte, les deux fiancés, Ulysse, Pénélope, le roi et la reine des Phéaciens, le roi et la reine de Sparte, et la pièce se termine par le chant d'hyménée.

Elle est certes d'une nature un peu singulière et composite. M. Claude Terrasse en a admirablement compris le caractère, écrivant tour à tour une savante musique de scène, de délicieux airs d'opéra-comique, comme le chœur des fileuses ou la chanson du voile, des pochades musicales, si j'ose dire, comme l'hymne national des Phéaciens :

Tuons! Etripons! Décervelons!!!
Clouons des têtes à nos murailles,
Et que des étrangers les entrailles
Immondes engraisent nos sillons!

Nous n'avons point qualité pour apprécier comme il conviendrait cette partition, dont il est bien permis même à un profane de louer l'agrément si varié et la parfaite adaptation au texte des deux brillants

auteurs. Elle est un élément capital du charme et du succès de cette œuvre. Capital aussi, il faut le reconnaître, l'appoint d'une mise en scène qui est un enchantement et d'une interprétation fort remarquable. Tous ceux qui suivent les choses du théâtre savent quel artiste est M. Albert Carré, avec quelle justesse de goût et quelle entente supérieure il crée la réalisation matérielle des œuvres qu'il se donne la tâche de nous présenter. Le divertissement du 2^e acte et le jeu de balles qui le termine font un ravissant tableau.

M^{me} Marguerite Carré n'a pas seulement chanté délicieusement tout ce qui se chante dans son rôle : elle a dit le reste et joué le tout en comédienne accomplie. M. Fugère (Ulysse), M. Francell (Télémaque) et M^{lle} Mathieu-Lutz (Nausicaa) jouent leurs rôles en excellents artistes d'opéra-comique. M. Delvoye, avec raison, rapproche Ménélas de l'opérette. Et dans l'interprétation, comme dans la musique, comme dans la pièce qui commande le tout, les genres se mêlent et se fondent au gré d'une liberté dont il vaut mieux jouir que de la chicaner.

FIRMIN ROZ.

Chronique des Livres

L'ÉNERGIE AMÉRICAINE

Il n'est guère d'Etats étrangers sur lesquels nous disposions d'autant de bons ouvrages, et récents, que sur les Etats-Unis. Rien n'est plus justifié. Car l'expérience démocratique se poursuit dans l'Union américaine, avec un succès qui nous importe hautement, à nous les démocrates de l'ancien monde... sans que d'ailleurs nous paraissions à même d'en tirer de profitables enseignements. Nos partis s'inspirent volontiers du parlementarisme anglais : aucun d'eux ne songe à se guider, ni à modeler la République, sur les institutions et les mœurs américaines. C'est qu'elles nous apparaissent, malgré certaines ressemblances extérieures, foncièrement différentes des nôtres. L'étrangeté du génie américain suscite notre curiosité, notre sympathie, non point une admiration sans réserve.

C'est même lorsque nous nous appliquons à le mieux pénétrer, que nous nous en sentons le plus éloignés. Un écrivain notoire d'outre-mer, Henry van Dyke, a reconnu que « pendant longtemps l'Amérique a été mieux comprise par la France que par l'Angleterre ». C'est que nous avons l'esprit éminemment critique : c'est-à-dire porté à considérer les choses en elles-mêmes, dans leurs causes, leur nature, leurs effets propres, avec l'unique préoccupation de les bien comprendre. Cette tendance est inconnue des Américains, qui se soucient fort peu de connaître les choses ou les gens dont ils n'ont pas besoin, ou hors de la mesure où ils les peuvent utiliser.

Aussi l'enquête persévérante que nous menons sur eux les étonne-t-elle souvent par son désintéressement même.

Ces ouvrages nombreux, clairvoyants... et sans action immédiate, sont très divers : observations de voyageurs aussi peu semblables que Paul Bourget et Urbain Gohier, Paul Adam et Jules Huret, André Tardieu ; études économiques et sociales, telles que celles de Louis Vigouroux, Achille Viallate, Paul de Rousiers ; essais de psychologie politique, dont le plus remarquable est assurément celui de Emile Boutmy, chef-d'œuvre de logique, un peu inquiétant par la rigueur de la méthode déductive. Joignez à ces livres les confessions psychologiques faites à notre usage par des Américains de talent, comme MM. van Dyke, Coolidge et Butler. Et dites si nous manquons d'informations sur la grande démocratie d'outre-mer !

Informations un peu éparses, il est vrai, et pas toujours concordantes. Les aspects de la vie américaine sont par elles mis en inégale lumière, sans que ressorte clairement l'harmonie de ses traits. Il convenait qu'avec ces nombreux documents fût composée une synthèse. Elle vient d'être faite par M. Firmin Roz, sous ce titre sans prétention, d'une parfaite clarté : *L'Énergie Américaine* (1).

C'est une tâche malaisée, que d'accomplir pareille œuvre d'ensemble. Il y faut une abnégation dont ne sont point coutumiers les écrivains. La plupart visent à des révélations inattendues, propres à faire saillir leur originalité. La monographie prête assez bien à ce grossissement de certains faits ou de certains sentiments. Mais le mérite essentiel d'une synthèse réside, au contraire, dans l'exacte proportion des éléments, dont les plus importants sont généralement connus. Il en résulte qu'elle doit revêtir comme une couleur impersonnelle, et qu'elle risque fort d'être faussée, si l'auteur veut, à toute force, y montrer sa virtuosité. Le tableau de la Révolution française d'Hippolyte Taine est un chef-d'œuvre littéraire : il est fort éloigné d'être au même degré une reconstitution véridique.

M. Firmin Roz n'apporte point une interprétation nouvelle, personnelle, de l'âme, de la vie et de l'œuvre américaines. Et de cela il doit, dès l'abord, être félicité. C'est la marque de l'exacte probité, de la scrupuleuse conscience, avec laquelle il s'est attaché à rendre, dans toute sa plénitude, la complexe réalité d'outre-mer. Nul peintre n'est plus que celui-ci attentif et fidèle.

C'est dire qu'il est d'une sûre pénétration. Car chez un peuple, plus encore que dans l'individu, quelques traits caractéristiques n'excluent nullement une multiplicité de nuances. Ce sont même les légères inflexions qui donnent aux lignes essentielles d'un visage ou d'un tempérament leur allure distincte. Analyste par goût, en même temps que philosophe d'éducation, M. Firmin Roz excelle à dégager et à modeler, grâce à toutes sortes de fines retouches, les tendances maîtresses du génie américain.

Ainsi, exalter leur énergie, c'est nous renseigner fort

(1) Bibliothèque de Philosophie scientifique. Ernest Flammarion, éditeur.